

L'imaginaire de la fin

Jean-François Chassay

Numéro 228, septembre–octobre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1963ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chassay, J.-F. (2009). L'imaginaire de la fin. *Spirale*, (228), 110–111.

L'imaginaire de la fin

par JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

Évidemment, il va de soi que la proposition de *Spirale* n'a absolument aucun sens et c'est bien, par ailleurs, ce qui lui donne son intérêt. Une œuvre, un événement marquant au cours des 30 dernières années, qui imposerait son importance de manière décisive dans la culture ? On pourrait aligner des évidences : la chute du mur de Berlin, le développement massif du monde virtuel et des ordinateurs personnels. L'œuvre de a, b, c, ... y ou z, les unes et les autres bouleversantes de profondeur et d'authenticité, qui en littérature, qui dans les arts plastiques, qui au cinéma, qui au théâtre. Le développement massif de l'étude et de l'intérêt pour les minorités, culturelles, sexuelles, les *gender*. Le postcolonialisme. Le retour (épeurant, selon moi) des religions et la multiplication des sectes. L'enrichissement des riches et leur mépris à l'égard de la société dans laquelle ils vivent (un exemple québécois récent : Henri-Paul Rousseau recevant une ovation debout des membres de la Chambre de commerce de Montréal). Le 11 septembre (2001, qui en est venu à effacer celui de 1973, au grand dam des Chiliens) et son impact politique. Le développement fulgurant des technosciences et leurs effets sur notre vie quotidienne. La postmodernité. À moins que ce ne soit le postmodernisme. L'autofiction, la télé-réalité et le narcissisme en Occident, de manière générale. En douze ou quinze lignes, tout est dit et rien n'est dit.

On pourrait aussi s'amuser (!) en affirmant que rien ne bouge au fil des décennies et des siècles, que les grandes questions ne font que changer, à peine, de formes. De ce point de vue, et puis qu'il faut quand même énoncer quelque chose et se risquer un peu, j'avancerais que l'imaginaire de la fin exprime davantage que tout autre phénomène, l'évidence de toute éternité de notre époque. Il se manifeste de différentes manières. J'en donne quelques modalités et je terminerai

en donnant l'exemple d'une œuvre littéraire qui à mon avis en exprime les enjeux mieux que toute autre production aujourd'hui (pour le moment, gardons un peu le suspense).

Les joies d'un avenir meilleur paraissent décidément derrière nous. L'idée de progrès en science ne provoque même plus le rire de quiconque. La méfiance est généralisée depuis longtemps et ne fait qu'empirer. À l'intérieur du discours social sont soulevées des questions qui touchent directement les sciences et le rôle des scientifiques. De nombreux ouvrages en traitent, les journaux servent largement de caisses de résonance à ces débats à travers les craintes qui s'y expriment (génétique, médecine, informatique, etc.). Les nombreuses « catastrophes » dont on rend la science et les scientifiques responsables, à tort ou à raison (nucléaire, problèmes environnementaux) signalent des problèmes d'éthique nombreux qui se sont multipliés depuis une décennie ou deux. Ce qui invite à interroger la place et le statut des disciplines scientifiques et du scientifique aujourd'hui, dans les sociétés occidentales. Que les craintes soient justifiées ou exagérées, le débat n'est pas innocent : il rend compte du pouvoir de la science aujourd'hui, et ce pouvoir n'a rien (n'a plus rien) de séduisant.

Sur le plan politique, inutile d'insister sur l'absence de projet rassembleur en Occident, alors qu'affirmer le désenchantement à l'égard de la « politique politicienne » relève aujourd'hui du cliché. On croit de plus en plus difficilement à des projets communs d'avenir. La « croyance » a subi un net déplacement : l'impact de la religion partout est un des signes les plus manifestes de cet imaginaire de la fin qui rêve de voir advenir un monde meilleur « ailleurs », quelque part dans un univers parallèle. Même dans notre glorieux pays qu'un certain premier ministre ne cessait de vanter comme « le plus meilleur au

monde », l'actuel gouvernement est habité par de nombreux créationnistes. Critiquer la religion aujourd'hui en Occident, et pas seulement aux États-Unis, devient malaisé : il est aberrant de constater que la critique de la religion est souvent assimilée à l'intolérance, sinon au racisme, un comble.

Paradoxalement, cet imaginaire de la fin s'exprime aussi à travers de nombreux débats sur le « posthumain » et le refus de la mort. La mort est-elle une maladie dont il faudrait guérir ? Faut-il oublier la mort et refuser de l'envisager, de faire face, en passant à autre chose (ce que font aussi les religions, une manière de balayer les problèmes prosaïquement terrestres) ? Dans *Le jaguar et le tamanoir*, Bernard Arcand écrivait, en 1991 : « Aujourd'hui, la mort n'est plus traitée que par des experts marginaux et inquiétants, alors que les détails des mécanismes du sexe sont à la portée de tout le monde. De publique, la mort est devenue privée, au moment même où le sexe, jusque-là discret, devenait ostentatoire. Le lieu de l'obscénité s'est déplacé du sexe vers la mort. L'expression "dans la plus stricte intimité", qui convenait naguère aux ébats sexuels, s'applique aujourd'hui aux funérailles. On racontait jadis aux enfants que les bébés naissaient dans les choux ; on leur dit maintenant que grand-papa est parti en voyage. »

Il ne semble pas que la situation ait beaucoup changé depuis le début des années 1990. Car, bien sûr, l'imaginaire de la fin n'est pas que l'idée de la mort, mais une manière de penser, souvent de manière allusive et figurée, une angoisse fondamentale. Le monde, un monde, voire son monde à soi, intime, risque de disparaître, d'où l'idée d'abolir la fin. Soit de manière euphorique, comme je viens de le mentionner, grâce à des possibilités offertes par la technologie — annihiler la mort en s'inscrivant dans un au-delà de l'humanité — quitte à devenir « autre chose ».

Euphorie qui peut aussi s'exprimer par une sorte de pensée magique valorisant le chaos sous diverses formes (le terrorisme contemporain en est une disposition). Soit de manière dysphorique, par la peur de la violence et de la destruction, ou plus prosaïquement et plus banalement par un refus rigide d'accepter que le monde a toujours changé — ce qu'on pourrait nommer le « syndrome Denise Bombardier », cette idée naïve consistant à affirmer que l'intelligence et la culture ont disparu sous prétexte qu'on ne retrouve plus les repères de ses vingt ans.

Bref, il existe à la fois une rémanence d'un imaginaire de la fin jamais démenti au fil des siècles, mais aussi de nouvelles formes prises par celui-ci, propres à notre époque. Et surtout, son impact, sa présence sont continus. La littérature, le cinéma et les arts en général ne cessent d'en témoigner, souvent de manière explicite. Trop explicite ? Disons que la propension des *blockbusters* à exprimer à gros traits la violence et la catastrophe qui risquent à tout moment de faire disparaître l'humanité de la carte de l'univers devient rapidement lassante.

Il existe pourtant des œuvres qui cristallisent cet imaginaire de la fin en refusant les effets de surface du discours social ambiant, et rendent compte de ce fantasme ontologiquement impensable : l'expérience de sa propre fin, de sa mort, comme individu ou comme collectivité. En ce sens, et sans le situer au sommet d'une hiérarchie qualitative dans l'univers de la littérature des trente dernières années, l'œuvre de Cormac McCarthy m'apparaît exemplaire. Elle a commencé plus tôt, en 1965, mais outre le fait qu'elle s'est fait connaître lentement, son roman le plus emblématique est paru en 1985 : *Méridien de sang* (*Blood Meridian* or *The Evening Redness in the West*). Dans ce roman terriblement shakespearien, qui se passe quelque part dans l'Ouest américain à une époque indéterminée (on suppose vers la fin

du XIX^e siècle), le lecteur se trouve devant un monde d'une sauvagerie absolue, où les lois, les règles, la morale et l'éthique n'ont pas cours. Les massacres, les tueries, la violence de la mort semblent suffire à donner de la légitimité à cet univers.

Cette absence de balises semble aussi toucher l'espace et le temps qui n'ont pas plus d'ancrage, de sens, que la psychologie des personnages, habités surtout par des pulsions dont on ne saisit pas toujours les tenants et les aboutissants. Dans cette société (disons, plus vaguement : ces communautés) sans passé et sans avenir, n'existe que la mort en soi comme fondement de toute expérience. Si la mort est sans doute le sujet par excellence de la littérature, rarement aura-t-elle été dotée d'une réalité aussi forte. Il s'agit d'un face-à-face implacable où l'imaginaire de la fin s'exprime dans le moindre geste, le moindre mouvement. Le réel s'abolit sans cesse dans la possibilité de sa destruc-

tion. Mais la puissance de ce roman tient, en même temps, à l'extrême lyrisme de son écriture qui donne à la faune, à la flore, à l'univers minéral même, une densité, une force et une beauté que les humains, paradoxalement, peinent à atteindre.

Il est symptomatique que le seul personnage (soyons plus précis : le seul personnage *humain*) à être véritablement *incarné*, soit connu sous le surnom du « juge ». Il sait dessiner, raconter, connaît le passé, même s'il reste ombrageux et ne décline les informations que par bribes. Le lecteur a l'impression que seul il porte la mémoire de cette immense région, aux frontières indécises. Il énonce même parfois les choses en utilisant des paraboles qui rappellent le ton des prophètes. Alors qu'il écrit et griffonne des croquis autour d'un feu de camp, un homme présent lui indique qu'il refuse d'être dessiné et ne veut pas voir son visage reproduit. À cela le Juge répond, en souriant : « *Qu'il soit ou non dans mon livre, tout homme séjourne en son sembla-*

ble et celui-ci en celui-là et ainsi de suite dans une chaîne infinie de créatures et de témoins jusqu'aux ultimes confins du monde. » Art de la parole, de la mémoire, de la filiation, de l'écriture : le juge semble le seul bastion capable de résister à la barbarie, même s'il apparaît d'une trempe semblable à ceux qui l'entourent. C'est pourquoi on le découvre avec effroi tuer d'une balle dans la tête, sans raison apparente, un enfant qui se trouve un soir tranquillement installé au coin du feu. Si le « juge » est responsable de la Loi, celle-ci s'avère *aléatoire*, avec pour seul fondement le pouvoir de celui qui l'énonce. *Méridien de sang* impose l'horreur, un repoussoir à la civilisation. « *La mort. Sans phrases* », comme disait Saint-Just dans un autre contexte... Sans rhétorique, sans argument, la mort pour elle-même comme une justification à tous les actes.

Cela dit, dans les autres romans de McCarthy aussi, de *L'obscurité du dehors* à *La route* en passant par

Suttree, l'idée même de la fin atteint une intensité qu'on retrouve rarement dans la littérature. Cette œuvre d'une qualité littéraire exemplaire, dense, a pourtant quelque chose du roman *gore* dans sa noirceur, l'impression lancinante que les personnages, chacun à leur façon, sont revenus de tout. Ou plutôt sont allés jusque là où il était possible d'aller, jusque dans la mort. Ce sont des spectres, des êtres pour qui les limites ne peuvent plus exprimer grand-chose.

Parce qu'il exprime l'imaginaire de la fin avec un pareil impact, en dehors de tout clin d'œil racoleur aux discours de notre époque, mais touche plutôt aux fondements de l'ontologie humaine, le nom de Cormac McCarthy mérite bien d'apparaître dans ce dossier de *Spirale* qui sert, pour le meilleur ou pour le pire, pour le meilleur et pour le pire, à célébrer notre époque. 🍷

Jacynthe Carrier, *Quête d'énergie*, 2007
Épreuve numérique couleur, 60 x 90 cm. Collection privée.

